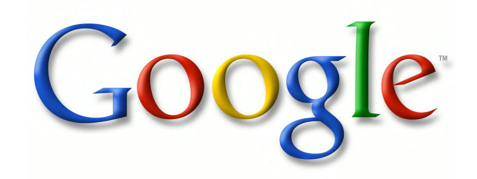



HARVARD COLLEGE LIBRARY

LES

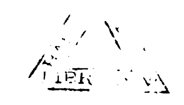
INSTITUTIONS SOCIALES

ÉTUDIÉES

DANS LES ÉDIFICES RELIGIEUX

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

LES



INSTITUTIONS SOCIALES

ÉTUDIÉES

DANS LES ÉDIFICES RELIGIEUX

PAR

M. J.-J. CARLIER

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES
DE FRANCE ET DE BELGIQUE

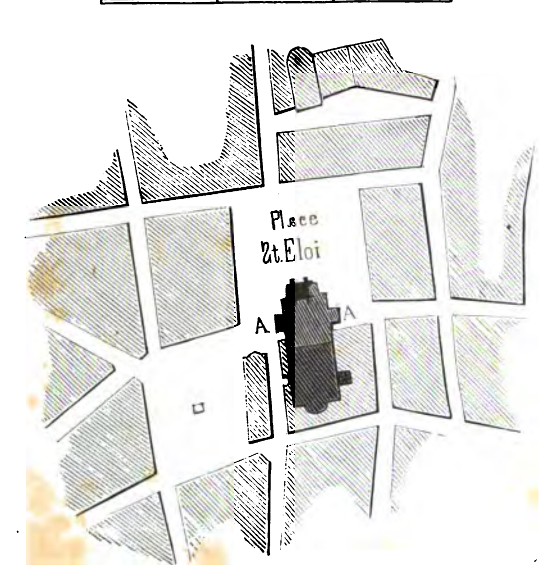
PARIS
LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE VICTOR DIDRON
RUE SAINT-DOMINIQUE-SAINT-GERMAIN, 23

M DCCC LX

1884. Nov. 25.
Gift of
Prof. C. E. Norton.

SAINT-ÉLOI DE DUNKERQUE. — ÉTAT ACTUEL





PROJET DE RESTAURATION

EXPLICATION DES PLANS

Le premier plan représente l'état actuel des choses, où l'église Saint-Éloi, de Dunkerque est séparée de la tour à laquelle elle était réunie autrefois.

Le second plan représente l'église rejointe à la tour, avec les modifications qui devraient être faites dans le tracé des rues du quartier, pour obtenir une place régulière devant le nouveau monument.

Le côté sud de la nouvelle *place Saint-Éloi* formerait prolongement au côté nord de la place Jean-Bart, et le côté nord le prolongement du côté sud de la rue des Chaudronniers. Ces côtés sud et nord de la nouvelle place formeraient en même temps des lignes parallèles à l'axe de l'église.

Quant au côté ouest de la place Saint-Éloi, il s'alignerait sur la rue Neuve, prolongée elle-même jusqu'à la rue des Pierres.

Les avant-corps (marqués A), en regard de la rue de l'Église et de la place Jean-Bart, seraient des portails répondant à un transept, et donnant, avec le porche de la tour, les trois entrées principales de l'église.

AVANT-PROPOS

Nous n'aurions jamais eu la prétention de nous dire archéologue. Le vocabulaire archéologique ne nous est pas familier, on s'en apercevra aisément à l'insuffisance de notre langage.

Toutefois, en qualité de membre des Sociétés scientifiques et littéraires de Dunkerque, nous voulions dire notre mot sur la vingt-quatrième question proposée au programme du Congrès archéologique, annoncé pour être tenu à Dunkerque, en août 1860.

Cette question était conçue en ces termes :

« Comment le XVIIIe siècle a-t-il été amené à faire, dans les monuments religieux, le mélange des styles qu'on remarque dans plusieurs églises ? »

Nous aurions passé légèrement sur les considérations de haute esthétique que le sujet sou-

lève, notre but n'étant que de traiter la question au point de vue local.

C'est-à-dire au point de vue de l'église Saint-Éloi de Dunkerque, qui présente une disparate si choquante, dans le style d'architecture du portail [1], en regard du style qui règne à l'intérieur du monument.

Mais la question s'est étendue à nos yeux ; en l'examinant, nous nous sommes aperçu qu'elle prenait de larges proportions, et qu'elle n'était plus pour nous le simple fait d'une église à restaurer. Nous ne pouvions plus nous borner à l'étude d'un genre quelconque de peinture ou d'architecture, mis en vogue par l'engouement passager de la mode. Le titre que nous avons donné à notre dissertation fera comprendre l'importance que, dans notre pensée, elle a prise.

En un mot, l'accessoire était devenu le principal, et le principal l'accessoire, que nous avons pu aisément détacher de l'ensemble pour le faire figurer seulement dans cet Avant-propos.

---

1. Nous nous servirons alternativement des mots « portail » et « péristyle », quoique ni l'un ni l'autre ne convienne archéologiquement à l'espèce de colonnade qui décore la façade de l'église Saint-Éloi. (Bouillet, *Dictionnaire des Sciences*. — Cheruel, *Dictionnaire des Institutions*.)

C'est vers 1443, que l'église Saint-Éloi de Dunkerque reçut sa première consécration; elle avait alors la forme de la croix latine. La tour, qui existe encore et à laquelle l'église était jointe, conserve en effet les caractères archéologiques de cette époque. Les feuilles frisées qui restent aux chapiteaux des demi-colonnes cylindriques enchâssées dans deux des contreforts ; les baies géminées, surmontées d'un trèfle, et encadrées d'une arcature ogivale, autour de laquelle rampe un feuillage qui s'épanouit au sommet en forme de croix ; enfin les panneaux superposés qui cachent la nudité des murs, en dessinant plusieurs rangées de petites arcades trilobées [1], nous reportent bien au xve siècle.

Le plan et le dessin de l'ancienne église de 1440 se voient à la page 34 de la *Description de Dunkerque* par Faulconnier [2].

Sanderus rapporte à 1451 une inscription qu'on plaça au frontispice de l'entrée du monument sous la tour [3].

En 1558, les Français, ayant pris Dunkerque, mirent la ville à feu et à sac, l'église Saint-Éloi

1. Louis Debaecker, *Rapport au ministre de l'intérieur*. 1850.
2. Bruges, 1730. 2 vol. in-folio.
3. Hiccine me fundat de Dunkerck turba benigna,
Acrius ut resonet Christo quæ sunt sibi digna.
(*Flandria illustrata*, p. 632.)

fut en partie brûlée. Mais elle sortit bientôt de ses cendres, grâce à la ferveur religieuse de la population ; et c'est pour la reconstruction de l'église paroissiale de la ville que fut rétabli l'usage du *filet saint*, auquel adhérèrent tous les hôtes intéressés à la pêche, principale industrie de la localité.

La reconstruction, commencée en 1559, ne fut entièrement achevée qu'en 1567. L'église de 1440 avait été laissée telle qu'elle était, de la tour au transept nouveau, que l'on rapprocha de façon à donner à l'église la forme de la croix grecque, dont les quatre croisillons sont égaux [1]. Au centre du transept on avait élevé un clocheton. Le reste de l'édifice jusqu'à l'abside était traité dans le style ogival tertiaire. Un chevet polygonal entouré de cinq chapelles reliait les deux nefs latérales, correspondant entre elles par des arcades posées sur des piliers formés d'un faisceau de nervures prismatiques, qui se prolongeaient jusqu'aux voûtes, où elles sont réunies par des clefs, en forme de pendentifs. Les fenêtres ogivales furent traversées de meneaux, partie flamboyants, partie renaissance[2].

1. Le plan et le dessin de la nouvelle église se voient dans l'ouvrage de Faulconnier, p. 67.

2. Louis Debaecker, *Rapport* cité.

Après avoir été profanée et dévastée par les hérétiques, de 1580 à 1583, des réparations et des modifications partielles furent faites à diverses époques au corps de l'édifice.

En 1599, la porte d'entrée sous la tour fut condamnée. L'entrée de l'église fut pratiquée par deux portails latéraux, au nord et au sud du transept.

Dès lors, furent bâties les maisons qui cernèrent la tour à l'ouest et au nord. D'autres constructions parasites s'attachèrent successivement aux flancs de l'église, sans en excepter l'abside du côté de la rue des Prêtres actuelle. Au nord, furent construites la sacristie et la maison presbytérale. Cette maison est aujourd'hui déclarée inhabitable pour insalubrité.

En 1600, on supprima les portails du transept, et on les établit dans la travée qui précède. Il paraît que c'est alors que fut construit un mur de façade devant le transept, au milieu duquel un petit portail servit d'entrée à l'église. Un passage public s'établit là, conduisant de la rue de l'église à la place. Toutefois, des murs, qui simulaient le prolongement des nefs, continuèrent de lier l'église à la tour.

En 1667, la chapelle de Saint-Pierre ayant été incendiée, on fit démolir des maisons qu'on

avait laissé construire, accolées à l'église, du côté de la rue des Vieux-Quartiers.

En 1691, le 22 novembre, la chapelle du Saint-Sacrement fut à son tour entièrement incendiée.

En 1698, des bornes furent posées, dans le passage devant l'église, pour garantir les murailles des détériorations qu'y faisaient les chariots et les voitures [1].

En 1723 seulement, on songea à reconstruire un pignon neuf, du côté de la chapelle Saint-Pierre, incendiée en 1667.

En 1731, les combles de la partie abandonnée de l'ancienne église de 1440 qui tenait à la tour furent enlevés. On rétablit un pignon à la façade de l'église devant la tour, et l'on mit des colonnes et des statues au petit portail.

En 1782, Dunkerque, qui prospérait par le commerce et par la guerre, voulut se donner une église paroissiale plus riche, plus apparente que celle qui lui restait depuis deux siècles, délabrée et mutilée, ayant une voie publique qui la traversait. M. de Calonne, intendant de Flandre, dont le caractère fastueux et dissipateur se fit connaître depuis au contrôle général des

1. Victor Derode, *Notice sur l'église Saint-Éloi, à Dunkerque.*

finances, M. de Calonne seconda la ville, et lui envoya M. Louis, architecte du duc d'Orléans, qui, au prix de 800 mille francs, construisit, en 1784, le péristyle de Saint-Éloi que nous voyons aujourd'hui[1]. Alors se fit la séparation définitive de la tour et de l'église, le clocheton de 1567 fut supprimé, les bras du transept furent brisés. Pour assurer à l'église une perspective convenable, il aurait fallu démolir la tour qui l'offusque, mais le vandalisme n'osa pas pousser jusque-là son œuvre de destruction, et la tour de Dunkerque est restée debout, comme un jalon colossal, destiné à indiquer à la génération présente ce qui lui reste à faire.

D'après cet exposé, et d'après les considérations développées dans notre écrit, nous avons ainsi formulé notre réponse à la vingt-quatrième question du programme du Congrès archéologique de Dunkerque :

« Le mélange des styles d'architecture que le XVIIIe siècle a fait dans les monuments reli-

1. Le style de l'écrivain indique souvent la source où ont été puisées ses pensées; ainsi, M. Louis disait : « que l'ÉGLISE Saint-Éloi était irrégulière, défectueuse, incommode et même dangereuse, et que son plan, à lui, procurerait un TEMPLE, qui ne laisserait rien à désirer.

gieux provient de l'affaiblissement du sentiment chrétien, qui s'est produit graduellement en France, depuis le XVIe siècle. »

Et, relativement à l'église Saint-Éloi de Dunkerque, nous avons proposé au Congrès la résolution suivante :

« En conséquence du programme de grands travaux publics que Sa Majesté l'Empereur a adressé à son ministre d'État, le 5 janvier 1860, comprenant, au nombre des travaux de la paix à encourager, l'achèvement des cathédrales et des églises en France;

« Et dans le but de seconder la sollicitude de Sa Majesté, en contribuant à marquer son règne des caractères les plus propres à le recommander à la postérité, savoir : l'affermissement de la religion, l'encouragement aux arts, et le développement des travaux industriels, seuls gages certains de la paix publique;

« Le Congrès archéologique de Dunkerque émet le vœu :

« Que Sa Majesté soit sollicitée de prendre en considération l'état déplorable, au point de vue de l'art et de la religion, où, dans une res-

tauration précédente, le mélange de styles incohérents a placé l'église Saint-Éloi de Dunkerque,

« Et que, lorsqu'il y aura lieu d'y faire un jour de trop considérables réparations [1],

« Auxquelles les fonds promis pour l'achèvement des églises puissent être appliqués,

« Sa Majesté veuille bien faire examiner s'il ne serait pas convenable que cette église soit rejointe à la tour, qui en était jadis une dépendance [2],

« Et complétée définitivement, dans le style ogival de l'époque, où avait été conçu son plan primitif. »

J.-J. CARLIER.

20 août 1860.

1. Ce moment n'est peut-être pas éloigné, car le portail ne semble pas avoir été construit en matériaux durables. En 1834, cinquante ans après sa construction, on signalait déjà de notables exfoliations dans les rosaces du péristyle.

2. Un pareil projet avait déjà été mis en avant, en 1620, sous le gouvernement de l'archiduchesse Isabelle.

LES

INSTITUTIONS SOCIALES

ÉTUDIÉES

DANS LES ÉDIFICES RELIGIEUX

Credo in unum Deum... factorem visibilium omnium et invisibilium.
Je crois en un seul Dieu... qui a fait toutes les choses visibles et invisibles [1].

Nous demandons tout d'abord pardon à nos lecteurs de traiter ainsi de notre sujet, *ab ovo*. Nous arriverons rapidement au fait, et ils verront que tout se lie intimement dans l'ordre des pensées que nous leur développerons.

Il est un fait primordial, consacré par l'assentiment de tous les peuples de la terre, c'est la croyance en un Dieu surnaturel, créateur, et puissance infinie; l'idée de Dieu est placée à la base et au sommet de toutes les législations sociales, *principium et fons*.

Nous écartons tout de suite l'athéisme; l'athée, un

1. *Symbole des Apôtres*.

peuple d'athées, on l'a dit avec raison, ne saurait exister. L'athée, malgré sa propre affirmation, croit à n'importe quoi, cela nous suffit. Il croit au moins à sa cuisinière, quand il mange sans crainte d'être empoisonné le mets qu'elle lui a préparé; il croit au maçon qui a construit la maison où il dort paisiblement, sans crainte d'être englouti sous ses décombres effondrés; il croit sans doute à son existence : or, toute existence suppose une création, il croit donc à son créateur.

Nous ne faisons qu'indiquer ces prémisses, nous ne voulons pas les discuter.

L'idée de Dieu domine partout dans l'univers, et c'est dans les livres saints de toutes les religions que nous devons chercher, par l'enseignement qu'ils nous donnent sur l'essence de Dieu, à comprendre quelle est la nature des législations qui s'en sont inspirées.

Nous avons lu dans les écrits d'un des grands novateurs de notre époque [1], fort peu orthodoxe, on le pense; mais n'importe nous prenons la vérité, comme Molière prenait son bien, partout où nous la trouvons; nous avons lu que le Coran nous rendait compte du régime du sabre qui sanctionne le despotisme oriental; que le refus d'admettre le *filioque*, parlant de la procession du Saint-Esprit, nous explique la prédominance autocratique qui règne en Russie. Or, poursuivant

1. Prosper Enfantin, *Correspondance philosophique et religieuse*. 1843-1847, p. 27.

l'idée du novateur, nous trouvons que le principe des dissidences protestantes nous justifie, et les systèmes parlementaires, et les persécutions contre les catholiques, au nom d'une suprématie religieuse en Suède et en Irlande, les cruautés même qui s'exercent dans l'Inde par un gouvernement mercantile. Car du moment que l'on dévie de l'idée primordiale d'une Église une et universelle, établie de Dieu dans la hiérarchie apostolique, pour s'en référer aux interprétations, nécessairement variables, du dogme, par un clergé individuel et indépendant; tenez pour certain que le trafiquant, abrité et soutenu par des principes d'où la sanction morale est absente, ne se fera pas faute de légitimer la combinaison de quelque société en commandite dont le but sera, par exemple, l'accaparement des objets d'alimentation, et d'affamer, s'il le faut, son prochain, à son profit personnel. Croyons-en un éminent Anglais, témoin dans la cause. « La Compa- « gnie des Indes faisait suer l'or aux Indiens par tous « les pores, et quand les magasins regorgeaient de riz, « dix millions d'hommes périssaient, en trois ans, « par la famine [1]. »

Ce n'est que dans les enseignements religieux, tels qu'ils nous sont développés sous la hiérarchie instituée par le Christ, qu'on trouve l'autorité paternelle, d'où procède la véritable liberté humaine, celle qui ne s'exerce que sous la sanction du précepte divin :

1. Sir CHARLES NAPIER, *Du mauvais gouvernement de l'Inde.* 1857.

« Aimez votre prochain comme vous-mêmes. » Là, point d'esclavage, point de despotisme, respect des droits de tous. De là, les mœurs plus douces, plus généreuses, plus tolérantes de la France entre toutes les nations; et c'est sous de telles inspirations que son Code pénal s'en va s'adoucissant de jour en jour.

Faisons attention que cette filiation d'idées nous est fournie par un novateur qui, déviant aussitôt de ces prémisses, si justes et si justifiées par l'histoire, a prétendu ériger une religion plus parfaite que le christianisme.

Tenons-nous-en, pour nous, à l'Évangile.

Les disciples du divin Maître ayant reçu la mission d'enseigner la bonne nouvelle à tous les peuples de la terre [1], adoptèrent aussitôt le Symbole dit des Apôtres, le CREDO, qui fait la base de nos croyances religieuses depuis tantôt dix-neuf siècles, et dont nous avons emprunté notre épigraphe.

Par une déduction toute naturelle des enseignements que nous ont transmis les apôtres, et sur l'autorité des livres saints, nous arrivons à comprendre que Dieu, ayant fait toutes choses, créa l'homme, participant de la faculté créatrice des choses visibles, et doué du sentiment des choses invisibles. C'est par là qu'il fut fait à l'image de Dieu. Au point de vue humain, sa

1. « Euntes ergò docete omnes gentes. » (*Évangile* de saint MATHIEU, XXVIII-19.)

faiblesse originelle lui est rappelée dans toutes ses œuvres. Dans la poésie, la peinture, l'architecture, sa pensée, émanation divine, s'élance vers l'idéal, vers l'invisible, et, à travers le sentiment de la perfection, crée de véritables chefs-d'œuvre, des œuvres accomplies, qui viennent bientôt échouer dans l'exécution visible qu'il est obligé de confier à sa nature humaine, impuissante et faillible.

De là, dans les œuvres humaines, dans les monuments, dans les monuments religieux également, voyons-nous partout une constante imperfection; mais toujours aussi pouvons-nous y découvrir le sentiment de l'idéal qui avait présidé à la conception de l'œuvre.

Voilà comment les Pères, les plus grands docteurs, développant la doctrine enfermée dans les paroles du *Credo*, nous ont dit que « ce monde était un système « de choses invisibles manifestées visiblement; que « tout se rapporte, dans ce monde que nous voyons, « à un autre monde que nous ne voyons pas[1]. » Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, a admirablement élaboré le même thème. Massillon nous a répété que « tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle « à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec « le siècle éternel, où rien ne passera plus. Tout ce « que nous voyons n'est que la figure et l'attente des « choses invisibles[2]. » Charles Bonnet, de Genève, a dit, moins heureusement : « la nature n'est qu'un

1. SAINT PAUL, *Épîtres aux Romains et aux Colossiens.*
2. *Sermon sur les afflictions*, 3e partie.

« grand et magnifique spectacle d'apparences[1]. »
Enfin De Maistre, ce profond théologien laïque, a écrit :
« il n'y a aucune loi sensible qui n'ait derrière elle une
« loi spirituelle, dont la première n'est que l'expres-
« sion visible[2]. »

Cette relation, si bien établie par les plus grands génies, entre le monde visible et l'invisible, nous amène à traiter du symbolisme que l'homme est si merveilleusement apte à découvrir dans les œuvres sensibles. Le symbolisme se retrouve aux plus hautes époques de l'antiquité. Il est dans la nature même de l'homme, qui, ne pouvant atteindre à la perfection de l'idéal, s'aide de la science symbolique pour expliquer comment il a voulu en empreindre, en quelque sorte, ses œuvres plastiques.

Saint Thomas d'Aquin, l'ange de l'école, a établi la nécessité du symbolisme et en a prouvé l'orthodoxie.
« Il nous faut bien, dit-il, rendre les choses spirituelles
« et divines sous des images corporelles, car l'homme
« n'arrive aux choses intellectuelles que par les choses
« sensibles. C'est par les sens que toute science, toute
« connaissance lui viennent[3]. »

1. *Palingénésie sociale*, partie XIII, ch. 2.

2. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, vol. II, p. 219.

3. « Conveniens est sacræ scripturæ divina et spiritualia sub similitudine corporalium tradere. Est naturale homini ut per sensibilia ad intelligibilia veniat, quia omnis nostra cognitio a sensu initium habet » (1ª q., I. ar. q. C).

Ainsi, soit qu'il se parle à lui-même, soit qu'il s'adresse à son semblable, soit qu'il perpétue sa pensée par l'écriture ou par l'art, l'homme emploie toujours l'image, le symbole. Ne nous étonnons point que, dans l'acte suprême de son intelligence et de son cœur, dans le commerce qu'il établit entre lui et Dieu, dans la religion enfin, l'homme n'ait point renoncé aux symboles. C'est au contraire là, précisément, qu'il apporte toute la liberté et l'étendue de sa spiritualité.

C'est pour nous un spectacle des plus consolants que les efforts tentés par la science moderne, dans la voie de l'étude du symbolisme religieux, qu'on nous avait trop appris à méconnaître [1].

Toutefois, jusqu'à présent, il nous semble que c'est un peu trop aux menus détails d'ornementation que l'on s'est attaché dans cette étude ; on a fouillé jusqu'aux gargouilles des gouttières d'église pour y découvrir un sens symbolique. On y a vu des figures abjectes, immondes, qui rejettent, qui vomissent infectes les eaux pures que le ciel leur verse pour les rafraîchir et les purifier. On a découvert, il est vrai, dans le plan topographique des cathédrales un symbole plus élevé de la figure du Christ crucifié, les bras étendus dans le transept et la tête quelquefois penchée

1. *Du symbolisme dans les églises du moyen âge*, par Mason Neale et Webb, traduit de l'anglais avec une introduction et des notes, par l'abbé Bourassé. Tours, 1847, in-8°. — *Du symbolisme chrétien dans l'art,* par Cartier. Tours, 1847, in-8°. — *Essai sur l'architecture religieuse au moyen âge*, par M. de Caumont (*Mém. des antiq. de la Normandie,* t. I, p. 535).

dans le chœur [1]. Tout cela est bien, très-bien, mais nous semble trop s'attacher à la partie matérielle de l'œuvre. Le symbole qui doit dominer tous les autres, suivant nous, est celui qui ressort de l'impression produite par l'ensemble même de l'œuvre architecturale, par la pensée invisible qui se meut à la surface de ces pierres, comme, selon la Génèse, l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Puisque la religion contient virtuellement en elle le sens de la destinée de l'homme et des civilisations diverses que l'humanité a traversées, étudions ce que nous disent ces pierres, ces livres, ces catéchismes, comme l'ont dit de grands écrivains, de nos édifices chrétiens, en regard des monuments religieux de l'antiquité. Nous ne devons pas craindre d'aborder les problèmes que cet examen comporte. Dans les styles religieux de toutes les anciennes époques, même dans les beautés géométriques de l'art grec, de l'art païen le plus voisin de nous, nous ne verrons que des croyances mortes et des lois complétement étrangères à nos mœurs et à nos croyances, tandis que dans nos vieilles cathédrales nous retrouverons les idées, les sentiments, les principes qui ont amené la civilisation chrétienne à ce point de nous en rendre si orgueilleux, que nous croyons qu'elle est notre œuvre propre, et

1. L'église de Saint-Pierre de Caen est citée ainsi, par M. de Caumont : « le chœur n'y est pas tout à fait aligné sur la nef. »

que nous oublions quelquefois Dieu, qui seul en est l'inspirateur.

En effet, voici d'un mot la différence que nous rencontrons entre le symbolisme païen et le symbolisme de notre foi religieuse : l'un était un voile qui cachait la doctrine aux profanes, l'autre a déchiré le voile et a mis la vérité à la portée de tout le monde[1]; l'un était l'égoïsme étroit, renfermé, l'autre l'amour qui s'ouvre à tous, qui s'épanche sur tous.

Quoi qu'il en soit, ne jugeons point les religions, les civilisations antiques du point de vue mesquin où se placent certains esprits pour juger la civilisation qui s'est produite au monde de ce côté-ci de la croix. Les rats et les oignons que l'on adorait en Égypte, les aventures burlesques que les poëtes prêtent aux dieux de la Grèce, pas plus que les superstitions grossières qui grouillent dans le fond de nos campagnes ne nous donnent la mesure, quant à l'antiquité, des théories profondes et des vérités qui, pour être incomplètes, n'en sont pas moins glorieuses pour la raison humaine; et quant à la civilisation chrétienne, de la sublimité des enseignements de son divin auteur.

Pour nous, nous avons vu partout qu'on pouvait étudier, dans les monuments religieux des peuples historiques, les symboles des principes politiques et

1. « Qui facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus. » (*Évangile* de saint JEAN, ch. III, verset 21.)

sociaux qui tour à tour ont régi le monde. Dans les monuments chrétiens surtout, nous avons reconnu distinctement le symbole des principes les plus avancés que nous connaissions, des principes que les générations modernes, imbues de leur excellence, cherchent avec passion à répandre, à propager parmi les peuples, c'est-à-dire ceux de la liberté humaine[1], de la fraternité sociale..... Nous avouons n'y avoir rien vu de l'égalité, ce dernier terme du symbolisme politique des sectes démagogiques de 93. En effet, la religion n'a que faire dans une société où les hommes seraient égaux, où le fort ne trouverait pas de faible à protéger, où le faible ne trouverait pas de protecteur à aimer, à révérer. Le lien civilisateur des devoirs réciproques manquerait parmi des hommes égaux; l'égalité, suivant nous, serait la mort de toute civilisation.

Et pourquoi avons-nous lu d'aussi grandes choses sur les pierres des édifices religieux? C'est que l'art en général, un système d'architecture en particulier, ne peuvent pas provenir d'un individu, d'un artiste isolé, quelque talent qu'il ait reçu de la nature et de ses études. L'art religieux, dans sa manifestation la plus grandiose, dans l'édifice, est toujours l'expression complète d'une société, produite par la germination lente et progressive des siècles. C'est maintenant une pensée avouée de tous les théoriciens en esthétique, que l'architecture représente symboliquement les idées, les sentiments,

1. « Là où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » (3e *Épître de saint* PAUL *aux Corinthiens*, ch. III, v. 177.)

les croyances dogmatiques d'un pays et d'une époque.

Or, que pouvons-nous lire dans les masses épaisses et monstrueuses des monuments de l'Inde antique, pays de castes et de parias, dans les temples d'Ellora, creusés dans la montagne, où l'on n'entrait presque qu'en rampant, dans la pagode souterraine d'Eklinga, où l'on égorgeait des victimes humaines? Sinon le symbole du mépris de la vie de l'esclave, de l'écrasement, de l'abrutissement des nombreuses castes inférieures, sous le despotisme de la caste théocratique qui présidait au culte de ses divinités sanguinaires.

Les temples de l'Égypte viennent ensuite, s'élevant davantage, il est vrai, mais toujours surchargés de plafonds lourds, écrasants emblêmes de l'oppression dégradante sous laquelle sont courbées des multitudes de pauvres fellahs.

La plate-forme du grand temple de Balbeck est formée de blocs cubant chacun plus de 500 mètres cubes[1]. C'est à peine si le jour et l'air pénètrent dans ces temples, et c'est bien là encore un symbole des doctrines mystérieuses, interdites au vulgaire, où les initiés même qui y pénétraient ne voyaient qu'obscurité, ne respiraient que principes délétères et malfaisants. C'est

1. De Saulcy, *Études sur l'art judaïque*, « Revue Contemporaine », 15 juin 1855.

dans les temples de Tentyris et de Karnak qu'apparaissent des cariatides à figures humaines, supportant des entablements massifs, d'un poids à ne pas comprendre aujourd'hui comment des pierres aussi colossales ont pu être transportées, et élevées au-dessus de ces malheureuses femmes; car ce sont des femmes que les statues des cariatides[1], et c'est là encore un des caractères des législations antiques que le mépris de la femme, après le mépris qu'elles manifestaient pour la vie de leurs innombrables populations d'esclaves. La femme n'était qu'un jouet pour l'homme, l'instrument de ses plaisirs, dans les religions du passé; il a fallu la venue du Christ pour la relever, et pour défendre qu'on lui jetât la première pierre.

Nous arrivons sous le doux climat de la Grèce, où l'atmosphère est moins étouffante, où les aspirations de la vie prennent plus d'activité. Des philosophes, Socrate, Platon, ont entrevu, dans les doctrines hermétiques de l'Égypte, la notion de la spiritualité de l'âme; le paganisme grec permet à l'esclave de lever la tête, de s'instruire. Grâce à notre bon Lafontaine, nous connaissons tous les heureux apologues de l'esclave de Phrygie; mais il n'est point admis encore dans le tem-

1. « Une cariatide, » dit le *Dictionnaire de l'Académie*, « est une figure de femme qui soutient une corniche sur sa tête. On y emploie aussi des figures d'hommes. » — Ce qui prouve, une fois de plus, que tout le monde, hommes et femmes subissaient le poids de l'oppression, et que cette condition était un sujet d'ornement pour l'art qui présidait à la construction des édifices religieux.

ple : les dieux n'existent point pour lui, seulement pour l'homme libre. Aussi les temples tiennent-ils peu d'espace, sont-ils d'étroites proportions ; ils se sont élevés néanmoins, les colonnes se sont élancées, plus sveltes, plus dégagées. On voit de loin les temples sur les hauteurs de Delphes et du cap Sunium. L'étude des symboles nous apprend qu'il y a là tendance à une conception plus pure de l'idéal divin. Cependant, le plafond oppresseur est toujours là, et l'esprit humain n'y peut rien voir au travers ; la ligne droite, la ligne horizontale règne toujours, son symbole inflexible domine toutes les têtes, la liberté humaine n'existe pas[1]. Que disons-nous? la liberté des dieux mêmes n'existe pas : la fatalité est plus puissante qu'eux, et Jupiter, qui d'un mouvement de tête fait trembler l'Olympe[2], Jupiter reconnaît au-dessus de lui le destin immuable. Phidias, pour le représenter dans toute sa majesté, l'avait fait colossal dans le temple d'Olympie ; mais il était assis et en quelque sorte prisonnier, il ne pouvait se lever que par un effort qui lui eût fait briser la toiture du temple qui pesait sur sa tête[3].

1. On a remarqué qu'une ligne horizontale, à la portée de celui qui doit passer dessous, a cette propriété de faire instinctivement baisser la tête ; elle laisse dans le doute si l'on ne s'y heurtera pas, et si l'on ne s'y brisera pas le front. Les proportions de la ligne courbe rassurent l'esprit sur l'élévation de l'arcade, et elle ne produit pas le sentiment de l'abaissement, de la soumission forcée.

2. « Annuit et totum nutu tremefecit Olympum. »
(VIRGILE, *Ænéid.*, lib. X.)

3. *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, 1790, vol. III, ch. 38. — STRABON, lib. VIII.

Les cariatides grecques supportent aussi des architraves moins lourdes qu'en Égypte ; on voit dans leur attitude qu'elles les soutiennent avec moins de peine que leurs devancières ; néanmoins, elles en sont toujours chargées.

Cependant, l'idée chrétienne a surgi, qui a proclamé la liberté humaine. Tous les hommes sont frères ; il n'y a plus de maîtres ni d'esclaves devant Dieu ; les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers. Admirable et divine pensée, qui ne pouvait venir que de Dieu même ! Toutefois, le dogme est incomplétement défini d'abord, et la coupole des églises byzantines, puis le plein cintre roman ne furent que des compromis provisoires. Le toit de l'édifice s'est élevé, s'est arrondi en voûte, où l'on respire plus à l'aise ; mais le fidèle qui s'est levé aussi, et qui tourne les yeux vers le Ciel, ne le voit point encore. Ce Ciel qui lui est promis, il ne lui est pas ouvert. Le mot du Dante serait-il vrai ? « Lasciate ogni speranza ! » perdez toute espérance ! Non, il n'y a jamais à désespérer de la miséricorde du Dieu souverainement bon. Nous voyons arriver l'ogive qui, aspirant au Ciel, élance vers lui ses deux arceaux, deux mains jointes qui prient, qui supplient ; il semble que ces arceaux n'aient qu'à s'ouvrir, et que le Ciel va se découvrir à nos regards. Qui oserait affirmer que les extatiques, saint François, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, dans l'ardeur de leurs prières

brûlantes, n'aient pas vu le Ciel et ses divines splendeurs?

Mais ici nous confinons aux limites de la matérialité et de la puissance humaine, nous n'aurons plus que le symbole pour nous aider à pénétrer au delà. Les dogmes sortis des sources pures de la puissance divine auront produit ce qu'ils devaient produire. Les législations se seront imprégnées de leur mansuétude, et désormais les peuples n'ont qu'à marcher dans la voie qui leur est tracée par l'Évangile : les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église du Christ. Quant aux édifices, la pensée chrétienne a exécuté tout ce qu'elle pouvait humainement faire. Les églises se sont ouvertes à tous, il n'y a que ceux qui n'y veulent pas entrer pour qui il n'est point de salut. Et pour qu'il y ait place pour tous, l'architecte chrétien s'est ingénié à des combinaisons où l'église occupe le plus vaste espace avec le moins de matière; la part la plus grande de l'intérieur des monuments religieux est donnée au vide. L'élévation des voûtes ogivales et les croisées, au plus haut de l'édifice, sont calculées dans le mode le plus hygiénique possible, pour des assemblées où se réunissent d'innombrables fidèles.

Soyez certain que les cathédrales les plus hautes, Strasbourg, Beauvais, Anvers, sont celles qu'a inspirées le plus ardent amour de l'humanité. C'est la religion la plus vive, celle qui relie le mieux l'homme à Dieu, qui devait avoir les plus hautes aspirations vers le Ciel, qui devait s'élancer le plus dans l'espace.

Les églises chrétiennes du Nord, après avoir passé par la période de charpente, ont été construites en briques ou en pierres d'une petite dimension, qui en permettait le maniement facile [1]. Ce mode de bâtisse portait en lui-même le symbole de la multitude de matériaux dont se composait une église. On sait que le mot « église », au temps primitif, signifiait non-seulement l'édifice où se réunissaient les fidèles pour s'édifier en commun par la prière, mais encore l'assemblée même, l'agglomération de population qui composait cette societé de fidèles [2]. A ce sujet, nous ne pouvons nous refuser de citer ici De Maistre, cette grande autorité : « Saint Paul, dit-il, a inventé un mot qui a passé « dans toutes les langues chrétiennes : c'est celui « d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup « d'œil ; car qu'y a-t-il de commun entre la construc- « tion d'un édifice, et le bon exemple qu'on donne à son « prochain [3]? » Voici, suivant nous, en outre des excellentes preuves dogmatiques données par De Maistre, ce qu'on peut trouver de commun dans ces deux significations : édifier, bâtir, c'est rassembler, unir les matériaux d'un édifice. Comme travail matériel, c'est déjà édifiant, suivant la parole de saint Paul même : « qui travaille, prie » ; mais comme symbole, c'est

1. ALLAN CUNNINGHAM, *Life of William of Wykeham*, bishop and architect of Winchester. London, 1831.

2. SAINT PAUL *aux Romains*, ch. XII, v. 5. — *Aux Éphésiens*, ch. II, v. 20 et 21.

3. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1831. Vol. II, p. 209

rassembler, unir les hommes par l'attrait de l'exemple et de la vertu, c'est les amener à se réunir en un seul corps, en un seul édifice social et religieux, en une église, à communier ensemble, à s'attacher les uns aux autres, à se relier, à se fortifier, à se rendre plus agréables à Dieu, en s'offrant à lui en masse compacte, solide et bien ordonnée; comme un bel édifice est plus agréable à voir que d'informes débris et des matériaux épars.

Partout dans les monuments chrétiens, ce symbole de l'union se fait voir. Les colonnes des temples païens étaient juxtaposées, elles n'avaient pas de lien entre elles. Le sentiment de confraternité dans l'œuvre commune ne s'y faisait pas remarquer. Dans les piliers joints par l'ogive, on semble les voir s'appuyer l'un sur l'autre, se soutenir entre eux pour mieux soutenir l'édifice. Dans la vie réelle, comme dans la vie symbolique, l'union fait la force. Les colonnes ogivales se rapprochent et s'unissent. C'est le vrai symbole de la fraternité chrétienne.

Voici comment on pourrait résumer en deux termes le caractère des symboles architectoniques exprimés dans les monuments païens et chrétiens. Dans tous ceux que nous a légués l'antiquité, on voit régner la ligne droite, uniforme, roide, carrée, anguleuse, tranchante, inflexible comme le destin antique; la modernité a eu le bonheur de s'approprier la ligne courbe, ondoyante, souple comme la douceur, flexible comme la bonté, gracieuse et variée comme

le type que les plus grands artistes se sont fait de la beauté [1].

On nous dira que si l'idée chrétienne était plus particulièrement symbolisée dans l'ogive, Rome serait moins catholiquement religieuse que les pays septentrionaux, puisque les monuments religieux y sont construits sur le type grec [2]. Ceci pourrait avoir un certain caractère de vérité. On sait avec quelle vigueur les rameaux du culte chrétien se sont implantés partout : en Angleterre, en Flandre, en Normandie, dans toute la Gaule. Aussi, est-ce dans ces pays où l'ogive a le plus dominé, que la liberté civile a pris le plus large développement, c'est là que se sont accumulés les plus solides éléments de puissance pour les peuples modernes. A Chartres, l'une des quatorze Vertus, dans les voussures du porche septentrional, montre son nom gravé sur la pierre : « Libertas ! [3] » On sait, d'une autre part, comment la culture des arts, transplantés de la Grèce à Rome, a singulièrement relâché, amolli les mœurs romaines, et c'est peut-être à cela que l'on doit de voir toujours à Rome le principe d'autorité poussé, en un certain sens, jusqu'à l'abus.

1. Léonard de Vinci, Jean Cousin, William Hogarth.

2. La seule église de Rome qui soit construite dans le style gothique est *Sancta-Maria sopra Minerva*, qui a, du reste, le caractère de simplicité et les belles proportions de l'architecture italienne.

3. « Annales Archéologiques », volume VI, année 1847, pages 35-59, article « Statuaire des cathédrales de France », par M. DIDRON. — Dans son *Histoire de France*, 1855, M. Henri Martin en a parlé, vol. III, p. 414, et vol. IV, p. 336.

Mais d'ailleurs, il y a à tenir compte que, dans les premiers siècles, Rome dut se contenter d'approprier à son culte les nombreux monuments que lui avait légués l'antiquité. Lorsque plus tard, sous Léon X, les Michel-Ange et les Bramante élevèrent à Rome de nouveaux édifices religieux dans le style grec, ce fut l'époque que l'on a nommée de la Renaissance, c'est-à-dire de la renaissance de l'art païen et des idées païennes, époque en même temps de mœurs et de pratiques perverties chez le clergé catholique. Ce fut contre ce retour aux mollesses du paganisme que Luther se souleva d'abord : soumis encore au pape, il prêcha une plus grande sévérité de mœurs avant d'attaquer le dogme. Les rigoristes poussèrent la chose au point de dénuder les églises de tout ornement. L'Église catholique sentit son mal, d'où vint le principe émis par elle, que les hérésies mêmes lui sont utiles. Elle se corrigea, tandis que le protestantisme poussa l'opposition jusqu'à la séparation complète, rentrant lui-même alors dans le paganisme laconien, si l'on peut s'exprimer ainsi, et rejetant les grâces et les agréments du paganisme athénien, où les catholiques, un moment égarés, s'étaient laissé séduire.

Il le faut bien avouer, le siècle qui inspira « le Stanze » et « la Sixtine » n'était pas véritablement croyant au Christ. Ce n'est pas la passion de la souffrance qui l'enflammait. Le Pérugin, dit-on, niait Dieu et l'âme. Raphaël, mourant dans les bras de la Fornarina, épuisé de plaisirs sensuels, pensait fort peu, sans

doute, à la Vierge des douleurs, et c'est Dieu que nous devons remercier si son génie, inspiré plutôt par la grâce païenne que par les sévérités de l'Évangile, a pu produire les admirables symboles qui rayonnent dans les personnages de la *Transfiguration*.

Écoutons sur ce sujet grave un grand écrivain, qui, ayant dévié lui-même du sentiment religieux, à la recherche d'une liberté fantastique, a cru faire, dans un style prétentieux, l'éloge de l'architecture de Michel-Ange. Voici ce que dit M. de Lamartine de Saint-Pierre de Rome[1] :

« Saint-Pierre est l'œuvre d'une pensée, d'une religion, de l'humanité tout entière à une époque du monde. C'est un temple destiné à contenir toute la philosophie, toutes les prières, toute la grandeur de l'homme. Les architectes des cathédrales gothiques étaient des barbares sublimes. Michel-Ange seul a été un *philosophe* dans sa conception. Saint-Pierre, c'est le christianisme philosophique, d'où l'architecte divin chasse les superstitions et les ténèbres, et où il fait entrer l'espace, la beauté, la symétrie, la lumière, à flots intarissables. La beauté incomparable de Saint-Pierre de Rome, c'est que *c'est un temple qui pourrait servir à tous les cultes, un temple déiste*, si j'ose employer ce mot. Le christianisme périrait que Saint-Pierre

1. *Les Confidences.*

resterait encore le temple universel, éternel, rationnel, *de la religion quelconque* qui succéderait. C'est le temple le plus abstrait que le génie humain, inspiré d'une idée divine, ait construit. Quand on y entre, *on ne sait pas si l'on est dans un temple antique ou moderne,* aucun symbole ne distrait la pensée. »

Arrière, ces antithèses puériles d'une littérature sans foi ! « Saint-Pierre de Rome pourrait servir à tous les « cultes ! à une religion quelconque ! » Mais il est impossible d'en faire mieux la critique, si en effet Saint-Pierre est tel que le dit le poëte dans ses divagations. Soyons tolérants pour tous les cultes, nous y consentons volontiers ; mais peut-il y avoir d'autre culte pour nous que celui du Christ ? Nous ne sommes point surpris qu'après un tel égarement dans les obscurités des religions philosophiques, l'auteur de ces paroles ait donné l'exemple de la plus déplorable déchéance politique qu'on puisse imaginer. Il ressort seulement de ce qu'a dit M. de Lamartine, que Saint-Pierre est de l'époque de la Renaissance, d'un retour réel au paganisme ; époque où toutes les idées sur la liberté humaine furent troublées, et où, prétendant la trouver hors de l'unité et de l'autorité, on tomba bientôt dans tous les despotismes : ceux de chacune des sectes triomphantes tour à tour, ceux des séditions et de la place publique.

En attendant, disons que l'architecture dont le caractère principal est l'ogive, cette création des

« barbares sublimes » de M. de Lamartine, est appelée généralement architecture *gothique*, quoique, dans la contrée des Goths, on n'ait trouvé aucune église de ce style. Tout en reporte l'origine vers le Nord. Quelques-uns l'ont appelée *normande*, d'autres *anglaise*; en Sicile, on l'a dénommée le style *français;* en France, le style *ogival*. On se hasarde aujourd'hui à la dire *chrétienne*. Tranchons le mot qui nous est donné par un protestant lui-même [1] : elle doit être nommée proprement architecture *catholique*, car elle apparut avec le catholicisme, atteignit son plus haut degré de splendeur sous les siècles des plus ferventes croyances, et disparut en quelque sorte avec leur déclin, au XVI[e] siècle.

A travers les guerres de religion, que provoquèrent les disputes philosophiques des sectes, et « sous les anarchiques déviations de la Renaissance, l'architecture, en décadence, désorganisa l'édifice religieux, dans la forme comme dans le symbole [2]. » L'ornementation architecturale perdit aussi graduellement le caractère gracieux que la Renaissance avait emprunté aux sources de l'art grec. La sévérité, le puritanisme, le mauvais goût firent irruption de toutes parts; et de cette époque à la révolution française, ce n'a plus été pour la religion, l'art et la liberté, qu'une chute perpétuelle.

1. ALLAN CUNNINGHAM, *Life of William of Wykeham*, bishop and architect of Winchester. London, 1831.

2. VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris*, liv. III, ch. 1.

Une gravure du recueil de Moncornet nous représente la chapelle de la Vierge, érigée à Notre-Dame, lorsque Louis XIII, heureux de la naissance d'un fils, mit son royaume sous la protection de la Mère de Dieu. Hélas! les cariatides qui décorent cette chapelle ne sont plus des hommes ni des femmes, ce sont des anges sur lesquels s'appesantit le poids du monument! On sait que, de ce jour-là, Richelieu posait de la plus cruelle manière les bases de la monarchie absolue, disons plutôt du despotisme, que la gloire, alors, comme plus tard encore, recouvrit aux yeux de la nation.

C'est à peu près aussi l'époque des cariatides du Puget à Toulon. Puis on vit se succéder les lignes droites interminables de la colonnade du Louvre et du Palais de Versailles. Puis les dômes, sans églises proprement dites, de l'Assomption, des Invalides et de Sainte-Geneviève. Celui-ci, que les païens de notre temps avaient trouvé parfaitement propre à faire un panthéon, loin d'être évidé, comme l'étaient les longues églises chrétiennes, a dû, à peine âgé d'un siècle, être étayé de substructions massives, qui y interceptent la perspective et en dénaturent complétement le caractère chrétien.

Bientôt, l'esprit philosophique s'empare de l'opinion et se voue formellement à la destruction de l'*Infâme*. C'est le sentiment chrétien, celui auquel le monde doit sa civilisation que l'on qualifiait ainsi!

Doit-on s'étonner que nous ayons perdu dès lors la vraie notion de la liberté, et que nous soyons tombés sous le despotisme le plus abrutissant, celui de l'émeute populaire et de la révolte contre les lois sociales les plus sacrées?

Secondant les vues du philosophisme antireligieux et antisocial, l'art, sans s'en rendre compte peut-être, conçut alors les plans qui accolèrent à Saint-Eustache, ce magnifique spécimen de l'art chrétien, une façade romano-grecque, du goût le plus équivoque, et à Saint-Éloi de Dunkerque un péristyle, moins grossier peut-être, mais plus maladroitement placé devant une tour, qui ramène sans cesse l'attention au style primitif de l'intérieur de l'église[1].

Avec l'oubli du style architectural chrétien, la France perdit bientôt le sentiment de la vraie liberté qu'il représentait. Nous savons par quelles phases pénibles elle a passé, et comment les emblêmes antiques nous ramenèrent aux temps de la liberté mensongère de la Grèce et de Rome.

Les mœurs, les arts et la politique sociale se dévoyèrent complétement. Nous en avons vu les conséquences dans la littérature impie et licencieuse de Voltaire, de

1. Vingt autres églises en France sont dans le même cas, notamment les cathédrales de Metz et de Châlons-sur-Marne, dont les styles inconciliables sont, dans leur accouplement, un crime de lèse-archéologie.

Parny, de Louvet et de leurs imitateurs; dans les nudités de Boucher et les poses gymnastiques des héros de David, dans l'architecture renouvelée des Grecs, dans l'éloquence des énergumènes de 93 :

« Ces vilains Cicérons, ces sales Démosthènes, »

ainsi que les qualifiait Berchoux.

C'est alors que les femmes se vêtirent d'une gaze transparente qui ne dissimulait rien, et qu'à l'imitation de Laïs et d'Aspasie, elles reçurent leurs admirateurs sur des lits parsemés de roses, les pieds nus ornés de bagues, et la tête coiffée à la Titus ou à la Caracalla.

Un dernier et ridicule reflet de ces tristes parodies nous est apparu dans les programmes des fêtes républicaines de 1848, où figurèrent des *chars antiques,* traînés par des bœufs aux *cornes dorées.*

L'art était resté tellement imbu de l'excellence de son retour au paganisme, que longtemps après que nous fûmes revenus à l'ordre et à l'unité, les emblèmes païens ne cessèrent pas de nous poursuivre, prouvant que si les principes de la véritable liberté avaient été posés, ils n'étaient pas encore entrés dans la pratique. Par exemple, là où nous avions pensé avoir le plus solidement établi la liberté, dans l'abolition des corporations de métiers, — des confréries, pour employer le mot chrétien, car chacune d'elles était placée sous le patronage d'un saint, — il se trouve que de toutes parts des efforts instinctifs se font aujourd'hui pour reconsti-

tuer l'union qui fait la force, et la liberté réglée qui présidaient à ces anciennes associations[1]. Les métiers actuels ne se sentent pas libres dans leur isolement, et les symboles qui les représentent vont nous apprendre ce qu'il en est. Au Conservatoire des arts et métiers, les cariatides de l'art et de l'industrie, écrasées sous l'entablement horizontal de la grande porte d'entrée, nous disent trop clairement que les arts et les métiers, les artistes et les artisans sont écrasés de travaux, et supportent le poids de l'édifice social où ils s'abritent[2].

S'il n'y a pas une réalité cachée dans les symboles, ce sera donc un singulier hasard, ou la fantaisie la plus irréfléchie de l'artiste, qui aura orné le tombeau de Napoléon aux Invalides de cariatides colossales, de quatre mètres de hauteur, adossées aux épais pilastres du pourtour, et supportant un lourd entablement de style égyptien, véritable emblème de servitude. Des flatteurs maladroits auront cru rappeler ainsi les sou-

1. A Marseille, les portefaix et les travailleurs des ports n'ont jamais cessé de se maintenir en corps. A Limoges, les bouchers continuent d'être unis en corporation. Les ardoisiers d'Angers s'y sont aussi maintenus. Aux fêtes civiques de 1848, on vit figurer officiellement les chars des corporations. A la réception à Paris de la reine Victoria, les corporations figuraient avec leurs bannières. La société des pharmaciens de Paris vient de faire appel à tous les pharmaciens de l'empire. Les brasseurs de la capitale viennent également de se réunir (5 juin 1860). On peut dire que virtuellement l'institution des corps de métiers tend à se reconstituer. Les tonneliers de Dunkerque portaient autrefois dans leur écusson la devise : « Vry Ambacht », c'est-à-dire « franc corps de métier. »

2. La Bourse de Commerce de la ville de Lille est tout entourée de cariatides. Nous croyons l'édifice de l'époque Louis XV.

venirs glorieux de l'expédition d'Égypte, ils n'ont pas pensé que l'on y pourrait voir des souvenirs moins sympathiques à la France, amoureuse de liberté[1].

Nous ne ferons pas aux nombreuses cariatides placées récemment dans les constructions du Louvre le reproche de symboliser un affaiblissement dans le sentiment public de la religion et de la liberté humaine. Nous trouvons une excuse dans la nécessité qu'il y avait de rajuster les constructions nouvelles avec celles de l'édifice qui dataient de la Renaissance. Nous rencontrons d'ailleurs dans le même palais une compensation suffisante, dans le grand nombre de statues de généraux, de magistrats, de savants qui, sur les balustrades extérieures, sont exposées au grand air, la tête dégagée, libre de toute sujétion architecturale.

A ce propos, nous continuerons notre théorie du symbole de la liberté humaine, manifestée dans les monuments publics et religieux. Des statues sont élevées aux grands hommes que la reconnaissance nationale veut honorer. Or, puisqu'elles sont *élevées*, c'est qu'on veut *élever* sans doute, au-dessus de tous, ceux qu'on représente ainsi. Les statues équestres sont consacrées

1. On dit que l'Empereur a l'intention de faire transporter le corps de Napoléon Ier dans les caveaux de Saint-Denis. A la bonne heure ! Ceux qui le visiteront là ne l'y trouveront pas gardé par les emblèmes morts du culte inflexible de l'antique Egypte ; mais sous la protection des symboles du Dieu vivant, du Dieu de miséricorde, qui pardonne et qui récompense les services rendus à sa cause.

à ceux que nous tenons en une plus *haute* estime que les premiers. Enfin, les statues posées sur le *haut* des colonnes sont destinées à ceux que nous voulons, en quelque sorte, *porter aux nues.*

Parmi ces dernières, il en est deux où nous trouvons la justification complète du sentiment artistique et religieux qui préside instinctivement à ces édifications.

L'une nous montre, au milieu de la plus splendide place de la capitale, le plus grand homme de guerre des temps modernes, peut-être même des temps anciens; c'est à l'histoire et à l'avenir qu'est réservé de s'en expliquer. Or, un éminent historien a dit ce mot : « La France est un soldat, » et sans préjudice des autres qualités du caractère national français, ce mot explique comment un hommage aussi solennel a mis la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme.

L'autre colonne mémoriale, plus célèbre peut-être que celle de Paris, à cause de l'antiquité qui s'y rattache, est la colonne Antonine à Rome, au haut de laquelle est élevée la statue de saint Pierre. Celle-ci est assurément le symbole le plus caractéristique qu'on puisse se figurer de la transformation qu'a subie la Rome impériale, devenue avec non moins de puissance la Rome sacerdotale. On disait historiquement « le monde romain, » un nouveau monde est venu depuis lors s'ajouter au premier pour devenir « le monde chrétien. »

Nous ferons remarquer que, toujours suivant notre idée, saint Pierre a la tête nue, au haut de sa colonne,

et qu'il tourne son regard vers le Ciel, dont il tient les clefs, et où il attend, radieux dans l'élan de sa foi, la récompense de son martyre.

La statue du héros guerrier est surmontée d'un chapeau; sa tête n'est pas libre, son front est comprimé, sa pensée est enfermée dans une méditation soucieuse. En effet, les souverains, quelle que soit leur puissance temporelle, doivent obéir aux arrêts des peuples et des révolutions.

Le souverain spirituel de la catholicité, qui dans son humilité se dit le serviteur des serviteurs de Dieu est seul véritablement libre. Il ne relève que de Dieu, devant qui toutes les puissances doivent se courber, et il voit l'univers accepter volontairement son autorité. Un mot admirable a merveilleusement défini la nature de ces deux libertés : « Les martyrs devant les lions « du cirque étaient plus libres que le tyran qui ordon- « nait de les livrer aux bêtes. »

Après avoir exposé ainsi l'état des choses, et les funestes conséquences, religieuses, morales et politiques que les symboles enfermés dans ces constructions hybrides portent dans l'esprit public, nous ne conclurons pas sans exprimer l'espoir que ces conséquences déplorables seront conjurées, prévenues, arrêtées. Le XIXe siècle qui a vu tant de choses étonnantes, en verra de plus grandes encore, et nous ne doutons pas qu'il ne soit surnommé un jour : le siècle des réparations.

Oui, malgré les terribles épreuves que nous avons subies par la guerre, par les divisions intestines, par les restes de l'irréligion que nous avait inculquée la Révolution française, malgré tous ces obstacles, le XIXe siècle marche à une glorieuse régénération, et nous avons la confiance qu'il sera qualifié, et à bon droit, de réparateur. N'en croyons pas trop les éléments de dissolution qui se montrent à nous. Les siècles ne sont pas toujours ce que le vain peuple en pense.

Voici, par exemple, un aspect du XVIIIe siècle moins odieux et plus consolant que celui que nous avons habitude d'en concevoir. Dans les jugements divers que nos disputes journalières provoquent sur le XVIIIe siècle, nous nous attachons peut-être trop exclusivement à un seul côté de la question sociale qu'il soulève. Trop exalté d'une part, trop réprouvé d'une autre, le XVIIIe siècle n'a pas été uniquement occupé de littérature philosophique et de poésies licencieuses, les boudoirs scandaleux de la Régence et de Louis XV ne contenaient pas toute la société de l'époque. Il y avait aussi alors des familles paisibles, des familles modestes, des asiles consacrés à la vertu, au travail, au recueillement. N'en avons-nous pas vu sortir Louis XVI, vertueux entre tous, promoteur avant tous de toutes les améliorations populaires réalisables, et qui disait à Turgot, dans la sécurité de sa conscience : « Il n'y a que vous et moi qui aimions le peuple » ? N'avons-nous pas vu à ses côtés madame Élisabeth, l'ange de la candeur, modèle sublime de pureté et de vertu ?

Simultanément avec le mouvement animé et bruyant de la polémique philosophique, de grands et sérieux travaux, d'une érudition profonde, s'accomplissaient presque souterrainement, comme ceux des ouvriers ensevelis au fond des mines d'or, suivant l'expression de Chateaubriand[1]. A cette même époque de littérature guerroyante, se produisaient modestement, sans faste ni réclame, d'immenses écrits, médités dans la retraite et le silence, de savantes et profondes études historiques ; en un mot les énormes in-folios des pères Anselme, des Dom Bouquet, Dom Calmet, Dom Lobineau, Dom Vaissette, et de toute cette phalange studieuse des bénédictins, dont les œuvres sont aujourd'hui l'intarissable source où nous puisons tous notre science moderne. N'oublions pas de mentionner le magnifique monument, sorti de tant de patientes et minutieuses recherches, « L'Art de vérifier les dates. »

Eh bien, le XIXe siècle, qui rentra dans l'ordre, dans la religion et la liberté publique, en ralliant à peine quelques débris épars d'un clergé qu'avait inhumainement fauché la Révolution française, voit aujourd'hui ce même clergé nombreux, zélé, lettré, profondément instruit, comme au beau siècle de Bossuet et de Fénelon. Le XIXe siècle, qui ne trouva à rouvrir qu'un petit nombre d'églises, nues, dégradées, et n'attirant que quelques rares fidèles, a vu, depuis un demi-siècle, se multiplier de toutes parts les sanctuaires de la prière.

1. Préface des *Études historiques*.

Cathédrales, églises et chapelles ont été réparées, et édifiées partout, suffisant à peine à la fervente affluence des populations. Si, dans les premiers temps, on construisit, par réminiscence, dans le style païen à plafonds surbaissés, et pesant sur la tête des fidèles, des églises telles que Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Vincent-de-Paul et la Madeleine [1], où l'air et l'espace manquent, le sentiment chrétien a pris le dessus, et maintenant on n'oserait plus proposer le plan d'une église, autrement conçu que dans le style ogival. Sainte-Clotilde à Paris, Notre-Dame-de-la-Treille à Lille, à Rouen ; partout dans les édifices nouveaux ce style prédomine. Ajouterons-nous que dans les arts accessoires, dans la peinture et la musique, des indices très-certains d'un retour à la tradition chrétienne se font remarquer. Qui sait si les matériaux nouveaux que l'architecture trouvera à sa disposition dans ce siècle, si l'emploi du fer, par exemple, ne lui permettront pas, à l'aide de colonnettes fines et légères, d'élever des cathédrales et des flèches

1. Ici des statues de saints ont été emprisonnées à l'extérieur de l'édifice dans des niches carrées, dont les parois les étreignent de toutes parts. Évidemment, les saints y sont à la gêne, ils ne sont pas libres ; c'est trop visible. — A ce sujet, remarquons que les milliers de statues, de saints, d'apôtres, de rois, de prophètes, d'empereurs, qui se voient dans toutes nos riches cathédrales, ont la tête droite, libre, dégagée, placées qu'elles sont sous des baldaquins élevés qui laissent circuler l'air autour d'elles. — A Rouen, nous avons retrouvé les mêmes caractères sur des tombeaux, dans la cathédrale. En 1465, les personnages des bas-reliefs ont la tête libre ; en 1531, ce sont des cariatides représentant : la Prudence, la Gloire, la Victoire, la Foi, qui supportent la corniche du monument.

plus élancées encore que celles connues, vers les espaces infinis, où Dieu règne au plus haut des cieux, dans sa gloire et dans sa liberté? « Gloria in excelsis Deo! »

Les enseignements religieux aidant, la polémique politique de nos quarante dernières années s'est adoucie, et le sentiment sincère de la liberté humaine et sociale a prévalu. A travers les commotions que nous éprouvons encore, les grands esprits ne s'y méprennent point: ils voient poindre les symptômes d'un glorieux triomphe dont la chrétienté entière aura lieu de se réjouir. Oui, répétons-le, le XIX[e] siècle sera nommé le siècle réparateur des principes religieux et sociaux, ce sera là son plus noble caractère [1].

Nous ajouterons ici une comparaison, qui sera sentie parmi les populations maritimes, essentiellement religieuses. La barque de saint Pierre, ce symbole si heureusement conservé dans les monuments consacrés au culte chrétien — car remarquons bien que, pour les églises, seules entre tous les édifices, on emploie les mots de « nef et de vaisseau, » — La barque de saint Pierre, longtemps battue par la tempête, naviguera bientôt sur une mer moins agitée; la Vierge, *stella maris*, étoile favorable, la guidera vers des régions sereines où, sous ses auspices protecteurs, la liberté hu-

1. « Admirons le grand effort de réparation morale et le magnifique travail religieux dont la France donne le spectacle au monde depuis soixante ans. M. POUJOULAT.

maine retrouvera ses droits, légitimés depuis dix-huit siècles par la venue du Christ.

Au premier rang des faits réparateurs que réclament de notre siècle l'art chrétien, la religion et la politique chrétiennes, nous signalerons à la France catholique la réédification des portails de Saint-Eustache, à Paris, et de Saint-Éloi, à Dunkerque.

Le premier, placé au centre du mouvement artistique européen, au sein de la capitale, où les moyens matériels et financiers abondent, ne tardera pas, avant quelques années, à être ramené au style ogival de l'édifice, substituant à l'aspect discordant qu'il présente aujourd'hui l'harmonieuse perspective d'un monument complet [1].

Quant au péristyle de l'église Saint-Éloi de Dunkerque, il y faudra plus de temps et de soins. Les dépenses que sa transformation exigera seront considérables, et il n'est pas permis d'entrevoir que cette difficulté puisse se lever aisément, dans la position faite aux villes de province par le système de centralisation qui régit la France. Ces villes, aujourd'hui, ne peuvent plus se créer librement, dans leurs propres facultés productives, des ressources telles que fut l'impôt du *filet saint*, que les magistrats de la commune de Dunkerque prélevèrent au XVIe siècle pour reconstruire leur même église de Saint-Éloi. En outre de ce grave

1. *Notice descriptive et historique sur l'église Saint-Eustache de Paris*, par l'abbé GAUDREAU, curé de la paroisse. 1855.

obstacle, bien des préjugés, bien des résistances locales seront à vaincre, même pour amener une décision qui ne coûterait aucun sacrifice. Fions-nous, du reste, à la Providence, qui sait faire venir les choses nécessaires à point; attachons-nous, pour notre part, à faire ressortir la nécessité du changement que nous provoquons.

Dans la suppression qui fut faite, en 1784, du transept de l'église Saint-Éloi, le symbole du crucifiement du Christ fut enlevé à l'édifice; et cette malheureuse conception a non-seulement défiguré la physionomie du monument, mais elle en a détruit les proportions et l'harmonie, en le raccourcissant de moitié. Il semble qu'un mauvais génie, ainsi que l'a dit avec une parfaite justesse un inspecteur des monuments historiques [1], ait eu mission alors d'effacer l'unité de style et de symboles qui régnait dans l'église Saint-Éloi, pour en faire l'œuvre hétéroclite que nous voyons. C'était bien un mauvais génie, en effet, qui présidait alors à la dégradation des monuments et des idées qu'ils symbolisent. Nous avons vu ses dernières œuvres dans les tristes jours de la Terreur, où le culte même du Dieu que l'univers entier révère fut aboli parmi nous. Symboliquement, cet abandon du culte devait conduire aux affreux résultats d'une destruction de la société entière par le cannibalisme.

Réjouissons-nous! Dieu ne l'a pas permis, et il y a

1. Louis Debaecker, *Rapport* précité.

60 ans aujourd'hui que le XIXe siècle s'est levé, en rouvrant aux âmes religieuses les sanctuaires où leur sont prodigués les enseignements puisés aux sources sacrées des saintes Écritures. L'heure est venue où doivent être rouverts au peuple les enseignements plus frappants qui résultent de l'aspect extérieur des monuments religieux, les enseignements que renferment en elles chacune des pierres dont ils sont bâtis ; car ces pierres parlent, et d'une voix pleine d'éloquence, comme l'a dit un grand poëte [1] : « Une pierre est un mot, des pierres superposées sont une pensée, et toute pensée intéressée à se perpétuer tend à se faire édifice. » Or, y a-t-il rien qui, comme la pensée religieuse et sociale ait plus le sentiment de son excellence et plus le besoin de se propager? Que chacun donc, désormais, lise couramment aux murs des cathédrales qu'il n'y a qu'un seul Dieu, dont nous sommes tous les enfants, et qu'il n'y a qu'une seule nature humaine, dont toutes les législations doivent avoir le respect. Que cet enseignement ne soit pas obscurci aux yeux du peuple par l'interposition de constructions païennes dont les symboles nous disent que la fatalité inflexible préside aux destinées de ce monde, et qu'il y a dans ce monde deux natures, la nature libre et la nature esclave. Ces principes, avec leurs conséquences funestes, qui sont clairement tracées dans les lignes des temples grecs et romains, jurent de se montrer à l'entrée des églises, dont

1. VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris.*

tous les symboles intérieurs rappellent les préceptes divins et humains apportés par le Christ.

Nous savons par expérience combien il nous a fallu lutter pour nous débarrasser de certains principes que nous avions puisés dans notre jeune âge aux sources de l'antiquité; combien nous avons fait d'efforts pour nous défendre des idées immorales et licencieuses que nous inspiraient les faits et gestes des dieux de l'Olympe, pour nous prémunir contre les exemples puisés dans la vie des peuples grecs et romains, celle du vertueux Caton lui-même[1] ! Nos pères, fort sensés, ne mettaient dans les mains de la jeunesse que les œuvres *expurgata* de Virgile et d'Horace, de Suétone et de toute la littérature antique. Nos efforts doivent tendre aujourd'hui à expurger les murs de nos édifices religieux de tout ce qui peut troubler les idées sereines, les enseignements moraux de la religion du Christ.

Arrière surtout la ligne horizontale, signe de servitude qui force les hommes à baisser la tête[2] ! Apprenons sous les arches ogivales à nous sentir religieusement libres : de là ressortira pour nous la régénération des

1. En fait de littérature et d'art architectural, comme en fait de mœurs et de religion, nous n'avons, nous chrétiens, qu'à répéter avec Berchoux :

« Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! »

2. Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
OVIDE, I. 2.

sentiments les plus purs, ceux du devoir et du dévouement.

Nous résumons dans ces termes la théorie que nous venons de développer.

Dieu a créé toutes les choses visibles et invisibles.

L'homme, fait à son image, est doué de la faculté d'accomplir des œuvres visibles et du sentiment qui lui fait concevoir des choses invisibles.

Toutes les œuvres visibles de l'homme, étant imparfaites, sont empreintes du symbole de l'idéal parfait invisible auquel il a aspiré.

La science symbolique nous apprend à lire dans les œuvres visibles de l'homme ce qu'il a essayé d'y mettre de l'idéal invisible.

C'est dans les monuments religieux surtout qu'on lit la pensée de l'homme sur Dieu, et qu'on peut juger les législations qui se sont inspirées de cette pensée.

Dans les temples de l'antiquité se reflètent les législations de l'esclavage humain, du despotisme, de l'oppression, sous leur forme tour à tour sanguinaire, abrutissante, et plus tard tolérante.

Le christianisme est venu abolir la législation des deux natures, esclave et libre; le Christ a proclamé la véritable liberté humaine : tous les hommes sont frères, tous sont admis à droit égal dans le temple.

Les églises se sont donc construites, vastes et élevées, pour contenir tous les fidèles, communiant à la même

table. Ces églises ont été empreintes partout des symboles de la liberté humaine, de la fraternité sociale.

La coupole d'abord, puis le plein cintre roman, enfin l'ogive sont les symboles visibles de ces progrès.

La Renaissance, au XVIe siècle, fut un pas rétrograde, un retour au paganisme religieux et civil. L'idée de la liberté véritable s'est corrompue par le sentiment de l'indépendance.

Le style grec, avec ses lignes roides et despotiques, s'est remontré dans les édifices religieux et civils.

Le XVIIIe siècle a été le dernier terme de cette rétrogradation. C'est là que les monuments chrétiens ont été, ou bâtis entièrement sur le modèle des temples païens, on accolés de péristyles grecs.

Les idées sur la liberté humaine se sont parallèlement défigurées, et nous en sommes arrivés, sous prétexte de liberté, au cannibalisme pour législation dans le système de la Terreur.

Le XIXe siècle s'est ouvert en rétablissant le culte de Dieu et de la vraie liberté par l'ordre public ; il continue son œuvre de réparation.

On élève partout des églises ogivales, symboles de la seule liberté avouable pour l'homme religieux, la liberté chrétienne.

Il s'agit aujourd'hui de réédifier les églises que le style païen avait défigurées, afin que le sentiment de la liberté chrétienne, religieuse et civile, renaisse dans les âmes.

C'est sous la ligne horizontale que le Christ a été crucifié, hâtons-nous de la bannir de nos symboles, pour ne nous attacher qu'à celle qui, s'élevant au Ciel, nous rappelle la glorieuse ascension du Sauveur du monde.

FIN.

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.